UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1950 N° 24

LA LICORNE

dans la légende et dans l'œuvre d'AMBROISE PARÉ

THESE

Pour le Doctorat en Médecine

(DIPLOME D'ETAT)

Présentée et soutenue publiquement en mars 1950

PAR

Adrien BOUCLET

Membres du Jury

MM. SENDRAIL	*Président*
SOREL	
GRIMOUD	*Assesseurs*
DIEULAFÉ	
GÉRAUD	*Suppléant*

TOULOUSE
IMPRIMERIE DU VIGUIER
6, rue Ninau, 6

1950

LA LICORNE
dans la légende et dans l'œuvre d'AMBROISE PARÉ

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1950 N° 24

LA LICORNE

dans la légende et dans l'œuvre d'AMBROISE PARÉ

THESE

Pour le Doctorat en Médecine

(DIPLOME D'ETAT)

Présentée et soutenue publiquement en mars 1950

PAR

Adrien BOUCLET

Membres du Jury

MM.	SENDRAIL	*Président*
	SOREL	*Assesseurs*
	GRIMOUD	
	DIEULAFÉ	
	GÉRAUD	*Suppléant*

TOULOUSE
IMPRIMERIE DU VIGUIER
6, rue Ninau, 6
—
1950

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE de MÉDECINE et de PHARMACIE de TOULOUSE

TABLEAU DU PERSONNEL

DOYEN	MM. LEFEBVRE.
ASSESSEUR	BRUSTIER
DOYENS HONORAIRES	GORSE. CALVET.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. RISPAL. LAFFORGUE. — MM. MERIEL. — MM. RIBAUT. SERR.

PROFESSEURS

Clinique de neurologie et de psychiatrie	MM. RISER.
Clinique médicale	TAPIE, ROQUES.
Clinique obstétricale	GUILHEM.
Physiologie	SOULA.
Clinique chirurgicale et du cancer	DUCUING.
Physique biologique et médicale	BUGNARD.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	NANTA.
Chimie et Toxicologie	BRUSTIER.
Pathologie générale et médecine expérimentale	SENDRAIL.
Clinique chirurgicale et gynécologique	LEFEBVRE.
Anatomie	LAZORTHES.
Histoire naturelle	DELAS.
Clinique médicale infantile et puériculture	SOREL (R.).
Pharmacie	CAUJOLLE.
Pathologie interne et Clinique des maladies de la tuberculose	MOREL.
Bactériologie, hygiène médecine sociale	ANDRIEU.
Clinique Chirurgicale infantile et Orthopédie	VIRENQUE
Clinique des maladies des voies urinaires	FABRE (P.).
Matière médicale	VINCENT.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	MERIEL.
Anatomie pathologique	FABRE (J.).
Clinique oto-rhino-laryngologique et chirurgie	CALVET.
Clinique ophtalmologique	CALMETTES.
Chimie biologique	VALDIGUIE.
Médecine légale et du Travail	PLANQUES.
Histologie et embryologie	BROUSSY.
Médecine sociale	BOUNHOURE.
Thérapeutique	GADRAT.
Pathologie externe	GRIMOUD.

PROFESSEURS SANS CHAIRE

Physiologie	M. BAISSET.
Anatomie	COULOUMA.

MAITRES DE CONFÉRENCES AGRÉGÉS

Anatomie	POULHÈS
Histologie	BIMES
Sciences naturelles	BOUISSET
Bactériologie	Mme ENJALBERT
Chimie Biologique	POLONOVSKI
Physique Médicale	AUVERGNAT

AGRÉGÉS

Médecine	MM. DARNAUD. GERAUD. DARDENNE LAPORTE. BAUDOT	Chirurgie	MM. RIEUNAU. DIEULAFE DAMBRIN (P.)

Ophtalmologie	MM. DEODATI.
Physique médicale	MARQUES.
Obstétrique	PONTONNIER
Pharmacie	COUTURIER.
Chimie générale pharmaceutique	BLANC.
Botanique	Mme DULUCQ-MATHOU.
Odonto-Stomatologie	CADENAT.
Neuro-Psychiatrie	GAYRAL
O. R. L.	CLAUX

COURS COMPLÉMENTAIRES

Cours d'obstétrique aux élèves sages-femmes	MM. GUILHEM
Chimie pathologique	VALDIGUIE.
Chimie Biologique	VALDIGUIE.
Chimie minérale	BLANC.
Physique pharmaceutique	AUVERGNAT.
Dermatologie et syphiligraphie	BAZEX.
Législation pharmaceutique	BOUISSET.
Microbiologie	BOUISSET.
Tuberculose	MOREL.
Chimie pulmonaire	DAMBRIN (P.).
Parasitologie	LASSERRE.
Cryptogamie	Mme DULUCQ-MATHOU.
Chimie analytique	BLANC.
Hydrologie et Géologie	ASTRE.
Anatomie médico-chirurgicale	THOMAS.
Pharmacodynamie	BAISSET
Bactériologie et Hygiène	LAPORTE.
Urologie	LHEZ.
Ophtalmologie	DEODATI.
Neuro-Chirurgie	LAZORTHES.
Mycologie	MARQUES.
Psychiatrie	GAYRAL
Oto-Rhino-Laryngologique	CLAUX.

Secrétaire de la Faculté ..... M. ARGILAS

La Faculté déclare n'être pas responsable des opinions émises par les candidats.
(Délibération en date du 12 mai 1891)

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MES PARENTS

Témoignage de toute mon affection et de mon immense reconnaissance.

A MA FEMME

Témoignage de ma tendre gratitude pour l'aide morale de chaque instant qu'elle m'a apportée.

A TOUS LES MIENS

A NOTRE MAITRE
ET PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR M. SENDRAIL

Professeur de Pathologie générale
et Médecine expérimentale
Chevalier de la Légion d'honneur

Pour l'honeur qu'il nous a fait de bien vouloir guider notre travail et présider cette thèse.

En témoignage de la profonde et respectueuse admiration qu'il nous inspire.

A NOTRE JURY DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR R. SOREL

Professeur de Clinique Médicale Infantile

En respectueux hommage.

MONSIEUR LE PROFESSEUR M. GRIMOUD

Professeur de Pathologie externe

Avec notre profonde reconnaissance pour la bienveillance qu'il nous a toujours témoi. gnée.

MONSIEUR LE PROFESSEUR R. DIEULAFE

Professeur agrégé à la Faculté

En témoignage de sincère reconnaissance.

MONSIEUR LE PROFESSEUR GERAUD

Professeur agrégé à la Faculté

Avec nos plus sincères remerciements.

A MES MAITRES DE LA FACULTE
ET DES HOPITAUX

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BOURDELLE

En sincères remerciements de l'accueil qu'il nous a réservé au ours de nos recherches au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris et pour les précieux renseignements qu'il nous a fournis.

A MON AMI G. FORMISYN
Décorateur à Toulouse

Qui a bien voulu exécuter le dessin de la tapisserie de la « Dame à la Licorne » qui illustre ce travail.

MEIS ET AMICIS

Introduction

Il pourrait sembler futile, en une époque avide de découvertes scientifiques et de progrès techniques chaque jour réalisés, de se pencher sur l'œuvre d'un vieux maître de la chirurgie, qui exerça son art dans un siècle ou la médecine française n'était encore qu'une discipline malhabile et empirique. Mais nous avons pensé qu'il serait bon, ne fut-ce qu'un instant, de rappeler à la génération de médecins dont nous allons faire partie, que les qualités psychologiques et morales sont tout aussi nécessaires à l'exercice de notre profession, qu'une formation technique acquise avec conscience.

Un médecin n'est pas un homme de science comme les autres, et chez lui, la grandeur d'âme et l'intelligence du cœur doivent s'allier aux connaissances professionnelles. C'est pourquoi, nous avons pris volontiers pour modèle le grand Paré qui œuvra toute sa vie à diminuer la souffrance. Se refusant à accepter le rôle du « Carnifex » privé de sensibilité ; il ne dédaignait pas, avant une cure difficile de faire oraison : « l'ayant vu je m'en allais promener en un jardin, où je priais Dieu qu'il me fit cette grâce, qu'il bénit mes mains et les

médicaments à combattre tant de maladies compliquées ». A ceux-là, mêmes pour qui l'amour de la science est si grand qu'il passe avant tout autre, nous demanderons de se rappeler qu'en un siècle de dogmatisme quasi absolu Ambroise Paré fût un des premiers à exiger qu'une vérité ne soit admise qu'après avoir été divisée en parcelles susceptibles d'être contrôlées par les sens, la critique, voire l'expérimentation ; précurseur en cela de Descartes et Claude Bernard.

S'il nous est impossible, dans un aussi modeste travail, d'envisager toute l'œuvre du génial chirurgien, nous avons choisi le « Discours de la Licorne », *parce qu'il nous est apparu comme le fragment le plus significatif de l'esprit méthodique, critique, disons même scientifique du « bon vieillard ». Cet extrait nous a été en outre prétexte à étudier la délicieuse légende d'une bête fabuleuse, énigme zoologique, drogue miraculeuse de la pharmacopée des temps passés et inspiratrice souvent écoutée des arts graphiques.*

LA LICORNE

La légende de la Licorne

Sa signification symbolique

Il faut remonter très loin dans l'histoire des affabulations chères à l'humanité pour découvrir les premières traces de la Licorne. L'antique religion des Perses en avait déjà fait le symbole de la pureté. Elle y était placée en tête des animaux purs cependant que le fantastique Martichoras, qui allait devenir pour les Chrétiens le serpent, emblème du démon, dirigeait la cohorte des animaux impurs. Mais c'est surtout le christianisme si riche en symboles ,qui offrit à demoiselle Licorne sa grandeur de pureté mystique. Les premiers pères de l'église la comparent au Christ. On lit dans un sermon attribué à Saint-Jean Chrysostome :

« Les Licornes sont les justes et par dessus tout Jésus-Christ qui combat contre ses adversaires avec sa croix comme une corne ; cette corne est celle dans laquelle repose notre confiance ».

Saint-Basile, évêque de Césarée, voit dans la Licorne l'emblème de la force et la force du père. Beaucoup plus tard, Saint-Thomas de Villeneuve, dans un sermon sur la nativité du Sauveur écrit :

« Dilectus quasi filius unicornium. Quid filio Dei similius quam filius unicornium captus est et ipse amore Virginis et majestatis oblitus corneis vinculis irretitur »

Ici, symbole et légende se mêlent ; la Licorne, qui passait pour un animal terrible et farouche, doué d'un courage indomptable, et, innaccessible aux hommes, avait ce de particulier de s'adoucir et s'apprivoiser en présence d'une jeune fille vierge ; elle se venait coucher sur ses genoux, attendrie, au point de s'y laisser capturer sans résistance. On lit dans le traité des propriétés des Bêtes, au livre IX du Roman d'Alexandre :

« Cette Beste est si forte qu'elle ne puisse estre prinze par la vertu des veneurs sinon par subtilité. Quant on la veult prendre on fait venir une pucelle au lieu où on scet que la beste repaist et fait son repaire. Si la Licorne la veoyt et soit pucelle, elle va se coucher en son giron sans aucun mal lui faire et illec s'endort. Alors viennent les veneurs qui la tuent au giron de la pucelle. Aussi, si elle n'est pucelle, la Licorne n'a garde d'y coucher mais tue la fille corrompue et non pucelle ».

Léonard de Vinci conseille également cette méthode infaillible qui explique pourquoi l'annonciation sera figurée allégoriquement par une Licorne s'élançant dans le giron de Marie.

On s'est posé la question de savoir si ce procédé légendaire employé pour la capture de l'ani-

mal avait été utilisé comme symbole de la Conception Immaculée ou si le Mystère Chrétien avait servi de base à l'édification du mythe.

Nous pensons pour notre part que la première hypothèse doit être considérée comme plus valable, étant donné qu'une très vieille légende hindoue en honneur chez les Gangarides nous raconte aussi que la Licorne venait se rendre sans qu'il soit besoin d'employer aucune ruse, lorsqu'une jeune fille, choisie parmi les plus sages était amenée près de l'antre où la bête faisant son séjour et que : « si l'imprudente n'étant pas en état de pureté croyait pouvoir tromper le subtil animal, une mort terrible et prompte la punissait ».

La littérature religieuse des siècles suivants continue à faire de nombreuses allusions symboliques à la Licorne. Saint-Bonaventure dans le Cantique de la Vierge :

« Benedicta sit Domina et mater Dei Israël qui per te visitavit et fecit redemptionem plebis suae et erexit unicornu salutaris castitatis tuae ».

En 1662, le P. Lejeune, oratorien distingué, dont la foi était plus grande que les connaissances zoologiques, nous dit à propos des punitions satisfactoires :

« Quand la Licorne blesse, elle voit où elle frappe, parce qu'elle a les yeux sur la corne. Le fils de Dieu est comme la Licorne, il voit clairement comme il frappe ».

En Allemagne, la légende de la Licorne (Das Einhorn) inspire aussi les poètes :

« Das Einhorn in der Mâgde Schoos Giebt der Kenschheit seinen Leib ».

Et Conradt de Wurtzbourg écrit en 1253 :

« Dass Suchtest du der Jungfrau Schoos Wie's Einhorn wild in seiner Noth Zu einer Jungfrau fliehest ».

On trouve au Moyen-Age une variante symbolique dans laquelle ce n'est plus la pureté, la force, qui sont utilisées, mais l'unité de la corne comme emblème d'un seul Dieu : Philippe de Taon dans son Bestiaire :

« Monoscéros grui est en français un corn est
Beste de tel baillie Jhesu Crist signifie
Un Deu est et sera et fuct et parmaidrat ».

Nous voyons la place importante qu'occupe la Licorne dans la légende et le symbolisme Chrétien mais nous voulons encore citer un trait délicat qui, quoique puisé dans un ouvrage de naturaliste nous paraît être trop fantaisiste pour entrer dans le domaine de la zoologie, mais assez gracieux pour participer du mythe :

« Elle (la licorne) a une sympathie mystérieuse pour le pigeon et aime à se reposer sous l'arbre sur lequel il a posé son nid. L'oiseau de son côté ne reste pas insensible à cette amitié et vient se poser sur l'arme meurtrière de la Licorne qui la tient alors immobile pour ne pas gêner son ami dans ses ébats ».

La Licorne et les Arts

L'importance des œuvres artistiques que la Licorne a inspirées, est telle, qu'une nomenclature qui se voudrait complète, sortirait de notre cadre et dépasserait notre but. Nous avons désiré seulement examiner quelques-unes des plus intéressantes et des plus curieuses réalisations humaines, pour lesquelles la Licorne a servi de modèle.

Un antique bas-relief de l'époque achéménide, conservé au Musée du Louvre, nous montre un génie ailé à tête de cheval et corps de bœuf ; de longues et larges ailes s'élancent de ses flancs, son front est surmonté d'une courte corne ondulée en forme de criss malais ; son allure noble et majestueuse contraste avec les figures grimaçantes des monstres malfaisants que l'ancienne religion perse a crées.

La plupart des bestiaires présentent des dessins de Licorne. Celui de Pietro Crescenzi datant de 1471 est un des rares cependant à lui avoir consacré une gravure spéciale. Les autres ouvrages tel le « Bestiaire Divin » de Guillaume de Normandie (1208) où les « Ymages du Monde » de Gauthier de Metz (1243) nous montrent la bête fabuleuse

entourée d'animaux domestiques, exotiques et monstrueux ; ceux-ci semblent surtout considérer la Licorne avec respect.

Une autre tendance graphique de cette époque s'attache à représenter des animaux divers au premier plan du dessin et de figurer la Licorne dépassant seulement de sa tête quelques vallonnements et collines dans le fond de la gravure : Albert de Bollast « De natura animalium » (1651) et surtout le frontispice du livre XVIII du « De proprietatibus rerum » de Barthélemy l'Anglais (1380).

Certains auteurs ont cru voir dans cette manière une dérobade devant la représentation du corps de l'animal, dont les descriptions contraires étaient nombreuses ; mais d'autres ont préféré y trouver un essai primitif de perspective ayant pour but de traduire l'éloignement géographique et l'inaccessibilité de l'animal.

Les œuvres d'inspiration religieuse tant en France qu'à l'étranger ont fait appel bien souvent à notre Monoceros. L'Annonciation est représentée allégoriquement par une Licorne s'élançant dans le giron de Marie : ainsi une ancienne peinture de l'hôpital de Grümmenthal où l'on voit à côté de l'animal sacré figurant le Christ, l'ange Gabriel « donnant d'un petit cor ou cornet et du cornet sort une banderole sur laquelle sont reproduits ces mots : Ave gratia plena Dominus tecum ». Dans la cathédrale de Brunschwick, peint sur le rétable de l'autel on lit cette phrase qui fait allusion à la Licorne voisine : « Quia quem coeli capere non possunt in tuo gremio contulisti ».

Sainte-Justine est souvent représentée avec une Licorne à ses pieds, comme dans le tableau de Pordenone au Musée de Vienne. Dans l'abbaye de Saint-Riquier, Saint-Firmin a deux Licornes couchées à ses pieds, figuration qui inspira les armes de la ville.

C'est à titre d'emblème du Christ que l'on voit sur un chapiteau de Saint-Regnobert à Caen, la Licorne poursuivie par un chasseur, se réfugier dans le sein d'une jeune fille. Elle accompagne la vierge dans les anciens zodiaques. On la trouve dans les romans, les peintures, sur des meubles, des pièces d'or. Le grand artiste italien Pisanello conçut en 1447 une médaille à l'effigie de Cécile de Gonzague qui mourut jeune en un cloître en odeur de sainteté. Elle respire dans cette gravure la pureté et la grâce timide. Le revers est l'œuvre ou Pisanello a mis le plus de secrète poésie : dans un paysage aride, une vierge à demi nue, image idéale de la princesse vouée à Dieu, est assise, sous le croissant lunaire, tenant une Licorne à ses pieds : cette Licorne a le corps d'un bouc et variant ainsi l'allégorie de la jeune fille à la Licorne, Pisanello a voulu qu'elle symbolisa plus manifestement l'innocence et la pureté terrassant la luxure. Citons encore une magnifique « Vierge à la Licorne », tableau de Martin Schongauer au Musée de Colmar.

Les anciens artisans utilisaient fréquemment la Licorne comme motif décoratif pour leurs tapisseries. Nous citerons parmi les plus belles, la série de tapisseries anciennes du Musée de Cluny dite : « la dame à la Licorne ». Cet ouvrage remarquable provient d'un très ancien château de la

Creuse, inclus dans le fief des Seigneurs de Deols ; cet édifice, demeure des Seigneurs de Boussac, fut construit aux abords de la chapelle de Bociaco, qui existait depuis 1095. Le château de Boussac est cité pour la première fois dans les documents de 1150 sous le nom de Castrun de Botzac. Quant aux tapisseries rattachées à tort à l'art oriental et au séjour du prince Zizim dans le château voisin de Boislamy, elles doivent être considérées, ainsi que l'ont montré des critiques compétents, comme une des plus anciennes productions des Gobelins. Elles furent exécutées pour illustrer des scènes du « Roman de la Dame à la Licorne ». Nous cédons ici la parole à Rainer Maria Rilke qui dans ses Cahiers de Malte Laurids Brigge nous a donné de ses chefs-d'œuvre une description nuancée et délicate tout empreinte de rêverie :

« Il y a six tapisseries ; viens, passons lentement devant elles. Mais d'abord fais un pas en arrière et regarde-les, toutes à la fois. Comme elles sont tranquilles, n'est-ce pas ? Il y a peu de variété en elles. Voici toujours cette île bleue et ovale, flottant sur le fond discrètement rouge, qui est fleuri et habité par de petites bêtes tout occupées d'elles-mêmes. Là seulement, dans le dernier tapis, l'île monte un peu, comme si elle était devenue plus légère. Elle porte toujours une forme, une femme, en vêtements à côté d'elle une figure plus petite, une suivante, et il y a toujours des animaux héraldiques : grands, qui sont sur l'île, qui font partie de l'action. A gauche un lion, et à droite, en clair, la licorne ; ils portent les mêmes bannières qui montent, haut au-dessus d'eux : de gueule à bande d'azur aux trois lunes d'argent. As-tu vu ? Veux-tu commencer par la première ?

Elle nourrit un faucon. Vois son vêtement somptueux ! L'oiseau est sur sa main gantée, et bouge. Elle le regarde

et en même temps pour lui tendre quelque chose, plonge la main dans une coupe que le domestique lui apporte. A droite, en bas, sur sa traîne, se tient un petit chien, au poil soyeux, qui lève la tête et espère qu'on se souviendra de lui. Et, as-tu vu ? une roseraie basse enclôt l'île par derrière. Les animaux se dressent avec un orgueil héraldique. Les armes de leur maîtresse se répètent sur leurs mantelets qu'une belle agrafe retient et flottent.

Ne s'approche-t-on pas malgré soi plus silencieusement de l'autre tapisserie, dès qu'on a vu combien la femme est plus profondément absorbée en elle-même. Elle tresse une couronne, une petite couronne ronde de fleurs. Pensive, elle choisit la couleur du prochain œillet, dans le bassin plat que lui tend la servante, et tout en nouant le précédent. Derrière elle, sur un banc, il y a un panier de roses qu'un singe a découvert. Mais il est inutile : cette fois c'est des œillets qu'il fallait. Le lion ne prend plus part ; mais à droite la licorne comprend.

Ne fallait-il pas qu'il y eut de la musique dans ce silence ? n'était-elle pas déjà secrètement présente ? Gravement et silencieusement ornée, la femme s'est avancée — avec quelle lenteur, n'est-ce pas ? — vers l'orgue portatif et elle en joue debout. Les tuyaux la séparent de la domestique qui, de l'autre côté de l'instrument, actionne les soufflets. Je ne l'ai jamais vue si belle. Etrange est sa chevelure : réunie sur le devant en deux tresses qui sont nouées au-dessus de la tête et s'échappent du nœud comme un court panache. Contrarié, le lion supporte les sons, malaisément, en contenant son envie de hurler. Mais la licorne est belle, comme agitée par des vagues.

L'île s'élargit. Une tente est dressée. De damas bleu et flamée d'or. Les bêtes l'ouvrent et, presque simple dans son vêtement princier, elle s'avance. Car, que sont ses perles auprès d'elle-même ? La suivante a ouvert un petit étui, et à présent elle en tire une chaîne, un lourd et merveilleux bijou qui était toujours enfermé. Le petit chien est assis près d'elle, surélevé, à une place qu'on lui a ménagée, et le regarde. Et, as-tu découvert le verset en haut de la tente ? Tu peux y lire : « A mon seul désir ».

Qu'est-il arrivé ? Pourquoi le petit lapin saute-t-il en bas, pourquoi voit-on immédiatement qu'il saute ? Tout

est si troublé. Le lion n'a rien à faire. Elle-même tient la bannière, ou s'y cramponne-t-elle ? De l'autre main elle touche la corne de la licorne. Est-ce un deuil ? Le deuil peut-il rester ainsi debout ? Et une robe de deuil peut-elle être aussi muette que ce velours noir-vert et par endroits fanés ?

..Mais une fête vient encore ; personne n'y est invité. L'attente n'y joue aucun rôle. Tout est là. Tout pour toujours. Le lion se retourne, presque menaçant : personne n'a le droit de venir. Nous ne l'avons jamais vue lasse ; est-elle lasse ? Ou ne s'est-elle reposée que parce qu'elle tient un objet lourd ? On dirait un ostensoir. Mais elle ploie son autre bras vers la licorne et l'animal se cabre, flatté, et monte, et s'appuie sur son giron. C'est un miroir qu'elle tient. Vois-tu : elle montre son image à la licorne... ».

Le Musée de Cluny conserve également une tapisserie du XV^e^ siècle représentant le corps de Saint-Damien adoré par les bêtes, au milieu desquelles se trouve une Licorne. On y voit aussi une aiguière du XVI^e^ siècle en forme de Licorne quadrupède dont la corne percée d'un étroit canal sert de déversoir.

La littérature française abonde en emprunts faits à l'animal et sa légende, jusqu'à Jean de la Fontaine qui dans la fable : « Les Oreilles du Lièvre », fait allusion aux croyances suspertitieuses encore en faveur de son temps : Un Lion blessé par un animal cornu décrète que tout animal porteur de cornes sera banni de son royaume et le lièvre de craindre pour lui :

« Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici !
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi.
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche
Je craindrais même encor. » Le grillon répartit :

Motif principal de la sixième tapisserie de la série « La Dame à la Licorne » conservée au Musée de Cluny

Dessin de G. J. FORMISYN

Cornes cela ! vous me prenez pour cruche !
Ce sont des oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de Licornes ».

L'art héraldique fait un emploi très important de norte bête cornue. C'est l'animal préféré du blason, sous forme de figure de fantaisie ; elle se présente alors avec l'aspect d'un cheval ayant une corne sur la tête, une petite barbe au menton et les pieds fourchus. Elle est accornée, animée, onglée de différents émaux. Elle est représentée saillante, dans la posture ordinaire du lion, en défense : tête baissée
accroupie : assise
acculée : les pieds de devant levés.

Elle figure à titre de « support » sur les armes de la couronne d'Angleterre et occupe une place plus modeste, dans les blasons d'une quantité de maisons et de villes : Androdias en Auvergne, « blason d'azur à la licorne d'argent, passant sur une terrasse de sinople ; au chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'or ».

Sur le lac Majeur dans l'île d'Isola Bella qui appartint dès le XIII[e] siècle à la célèbre famille des Borromées se dresse un palais entouré de magnifiques jardins en terrasse. Cette merveille de l'architecture italienne fut exécutée en 1671 par Renato et Vitaliano Borroméo et la Licorne, symbole des Borromées tient une place d'honneur parmi les diverses figures d'ornements qui enrichissent ce grandiose édifice.

Vers 998 le comte d'Astrovant, seigneur du pays de Brabant fonda, à l'occasion d'un pèlerinage qu'il fit en Palestine, une association reli-

gieuse et militaire, qui portait le nom de « la Licorne d'Or ».

L'astronome Barstchius introduisit dans la cosmographie en 1635 la constellation de la Licorne comprenant trente et une étoiles dont la principale est de quatrième grandeur, nous dit le catalogue britannique ; elle est située sous les gémeaux, entre le grand chien, le petit chien et Orion. On donne aussi à cette constellation le nom de Monoceros.

Vers 1730 les Russes baptisèrent Licornes des obusiers de 12 et 24 dont les anses avaient la forme de cet animal.

De nos jours encore des voitures automobiles portant son nom, promènent sur les routes du monde, apposée sur leur radiateur, l'image rajeunie de la gracieuse Licorne.

La Licorne et la Zoologie

Si de nos jours, plus personne ne croit à l'existence de la Licorne ,du moins en temps qu'espèce animale — une monstruosité isolée étant toujours possible — nous aurions tort de croire que cette opinion est très ancienne.

Le grand naturaliste CUVIER qui répond certes par la négative, se pose néanmoins le problème. CUVIER mourut en 1832. Il y a plus stupéfiant encore : l'édition du Larousse Universel de 1873 nous dit, avec beaucoup de prudence que la Licorne est un animal « probablement fabuleux », se réservant quelques lignes plus loin de nous apprendre que cette bête habiterait maintenant l'Ethiopie, d'après le père LOBO, qui assure en avoir vu dans ce pays, des troupeaux entiers.

C'est qu'en effet, la Licorne n'est pas un pur produit de l'invention et pour fantaisistes et erronées que soient les descriptions variées qui ont été données de cet animal, elles ne laissent pas de reposer sur un certain substratum anatomique. Le défaut d'observation, l'imagination et la transmission orale ont produit une espèce fabuleuse avec des particularités de différents animaux,

mais il est encore malaisé de fixer avec certitude le modèle réel qui servit à la création du monstre.

La plus ancienne description que nous connaissions, est celle de CTESIAS qui demeura pendant plusieurs années comme médecin à la cour du roi Perse Artaxerxès II (Mnemon) et qui écrivit vers 400 avant Jésus-Christ. Il l'appelle « âne blanc » et dépeind sa corne unique plantée au centre du front, comme blanche à sa base, noire à sa partie moyenne, rouge à son extrémité. ARISTOTE cite CTESIAS et donne à l'animal le nom « d'âne Indien » qu'il décrit de la taille et la grosseur d'un cheval avec des jambes plus courtes. Pline l'Ancien parle d'un « Monoscéros » terme qui servira à désigner la Licorne, mais qui chez Pline s'applique au rhinocéros ; cet animal ne doit pas être d'ailleurs considéré comme ayant pu servir de modèle, car les Bestiaires le représentent assez correctement et bien individualisé aux côtés même de la Licorne. Les Romains virent aux jeux du cirque des rhinocéros et Pline d'autre part décrit une Licorne à peau tannée, critiquant l'animal multicolore de CTESIAS, car en plus des teintes déja variées de la corne, celui-ci voulait la bête blanche, à tête pourpre et yeux d'azur étincelants.

Isidore de Séville, qui vécut de 560 à 636, nous en parle en ces termes :

« Monoscéros id est unicornis, eo quod unum cornu in médio fronte habeat, pedum quatuor ita acutum et validum, ut quidquid impetierit aut ventilet aut perforet. Nam et cum elephante saepe certatem habet en in ventre vulneratum prosternit ».

On voit ici l'allusion à l'étonnante combativité du farouche animal qui, on ne sait trop pourquoi,

PIRASSOIPI.
— Espèce de Licorne tel qu'on le trouve figuré dans les « Œuvres d'Ambroise Paré

alors qu'il adorait les pigeons, avait voué une haine imlpacable à l'éléphant :

« Quand elle le rencontrait elle s'empressait d'aiguiser sa corne contre une pierre et frappait au ventre son ennemi qui tombait à terre, mortellement atteint par cette arme terrible ».

Autre particularité : elle est si fière, nous dit Saint-Grégoire que :

« Prinse, elle se laisse mourir de deuil ».

Elle ne redoutait rien et se livrait à de remarquables acrobaties ; on nous raconte que :

« Poursuivie par les chasseurs, elle n'est nullement effrayée et s'élance sans crainte du sommet des rocs les plus élevés et tombe sur sa corne flexible ».

Plus tard, on se prit à classer les Licornes en :

Licorne vraie, affublée cette fois d'une queue de sanglier.

Eglisserion, chevreuil gigantesque à corne des plus aiguës.

Monosceros : pareil à un bœuf.

Pirassoipi : exceptionnellement orné de deux cornes.

Parmi les explications fournies sur l'origine de ces êtres fabuleux, la plus plausible paraît résider, dans la confusion possible avec l'Oryx, antilope qui habite la haute Egypte, dont les formes rappellent celles du cheval et dont l'une des longues cornes, en forme de sabre et dirigée en arrière, se brise souvent dans les luttes que se livrent ces animaux.

Mieux encore, l'Oryx connue des anciens, était reproduite sur les monuments de l'antique Egyp-

te, figurée de profil, avec une seule corne visible, l'autre étant cachée par la première. Quant au Pirassoïpi, il trouve son vivant portrait chez les Algazelles et les Hippotragues.

L'affaire se complique avec l'entrée en scène de la Licorne marine ou Camphur, aux pieds arrières pluridigités et palmés. Il lui manquait une queue de poisson, on ne va pas tarder à la lui prêter, le tout suivi bientôt de l'apparition des Gaspilly et autres poissons cornus des Arabes. La responsabilité du Narval ne fait ici aucun doute ; la dent gigantesque de ce poisson découverte isolément, et vendue pour corne de Licorne, entretient la légende. D'aucuns, attribuant à cette défense, une origine marine, font de la Licorne un poisson monstrueux ; d'autres, la prêtent à un quadrupède terrestre ; d'autres enfin, créent le monstre amphibie.

Ce n'est que beaucoup plus tard que le naturaliste danois de Copenhague, Wormius, s'étant procuré une corne de Narval adhérente à la tête, en précise la nature. Cette dent du Monodon Monocéros est d'ailleurs intéressante par elle-même; il s'agit en effet, de l'incisive supérieure gauche, particulièrement développée chez le mâle : elle peut dépasser deux mètres, comme en témoignent les exemplaires conservés au laboratoire de Mammalogie du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

Exceptionnellement, l'incisive supérieure droite peut se développer aussi, quoique d'une manière toujours beaucoup plus discrète.

Il est une énigme biologique dans le fait que, la défense de gauche présente une torsion sur son

axe, s'enroulant de droite à gauche, et que la défense de droite, quand elle existe, s'enroule dans le même sens, défiant ainsi les lois de la symétrie naturelle.

On voudrait alors considérer ces deux dents comme les incisives médianes supérieures ; c'est là un problème que les anatomistes n'ont pas encore résolu. Quoi qu'il en soit il nous paraît superficiel, de vouloir trouver l'origine de la Licorne exclusivement dans le Narval. Nous pensons que cette origine n'est pas univoque. Le Monodon est certes à la base du groupe des Licornes marines et la confusion entretient la légende de la Licorne terrestre ; mais le Monoscéros quadrupède de Konrad Gesner et autres bestiaires doit trouver son substratum dans un animal terrien ; peut-être l'Oryx comme nous l'avons vu, peut-être l'Elasmotherium Sibiricum, ancêtre quaternaire du rhinocéros, comme le supposent certains auteurs.

Il nous reste à mentionner, que l'on peut rencontrer vivants de nos jours, des chevaux cornus : ce sont des sujets porteurs d'une corne courte et massive. Ces formations accidentelles, dues à une irritation locale qui ne sont ni héréditaires, ni transmissibles, ne peuvent suffire à constituer une espèce.

La Licorne en Thérapeutique

Nous lisons, chez d'anciens naturalistes :

« La Licorne sent les lieux où sont cachés les serpents et que, s'étant mise à l'entrée de leur trou, en tirant son haleine, elle les attire à soi d'une telle force qu'ils sortent et se jettent entre ses dents où elle les dévore, qu'aussitôt après les avoir mangés elle en est si altérée qu'elle coure vers les fontaines pour se rafraichir ».

Peut-être doit-on trouver dans cette croyance l'origine de la réputation merveilleuse, dont la corne de Licorne a jouie dans l'antiquité et au moyen-âge.

Cette corne extraordinaire, passait pour avoir la propriété de signaler et de neutraliser les poisons et venins ; les manches de couteaux qui en étaient faits transudaient une liqueur subtile, si les viandes qu'ils servaient à découper étaient empoisonnées. La corne noircissait au contact de toute matière toxique. D'aucuns, croyaient même qu'elle suait du sang, dès qu'elle était mise en présence d'un objet souillé ; aussi, comprend-on, qu'au Moyen-Age, époque où le poison était un ennemi des plus redoutables et des plus redou-

tés, les princes, toujours tremblants devant l'empoisonnement, aient cherché à se procurer à prix d'or, une matière jouissant de qualités aussi surprenantes. On fabriquait des coupes avec cette corne et l'effet des poisons, qui auraient pu être contenus dans le vin, s'en trouvait neutralisé. L'industrie, avide, utilisa une foule de matières premières. Les cornes d'Oryx fournissaient un apport considérable, aussi la corne de rhinocéros, mais, difficile à se procurer et trop courte pour en faire les vases de trois, quatre et six pieds, dont parlent les inventaires.

Or, voilà que des navigateurs rencontrent, jetées sur les côtes de la mer du Nord, des cornes d'une sorte d'ivoire, allongées en spirale et longues de plusieurs pieds. Ils purent ignorer qu'elles vinssent d'un cétacé car, détachées de l'alvéole on ne savait distinguer si elles étaient prises sur le front où dans la mâchoire d'un animal, et si cet animal était un quadrupède où un mammifère marin. L'amour du gain suffisait bien d'ailleurs pour engager nos marins à vendre au retour cette longue défense, pour la véritable corne de Licorne (a beau mentir qui vient de loin) peut-être eux-mêmes le croyaient-ils au risque d'ajouter une queue de poisson à l'animal déjà si curieusement construit.

La Licorne, pendant les XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, est la dent de Narval : c'est là un fait acquis. On en montre une, conservée dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis jusqu'en 1793 ; elle mesurait dit-on six pieds et demi de longueur et :

« *Si dure qu'aucune armure ne pouvait lui résister* ».

Pierre Pornet, le savant apothicaire du XVII[e] siècle avoue qu'il vendait des défenses de Narval :

« Ce sont des tronçons de cette corne que nous vendons à Paris, comme ils se vendent ailleurs pour véritable corne de Licorne ».

Il n'était en effet donné qu'aux rois, aux princes et aux riches seigneurs, de posséder des cornes complètes, le prix en étant fort côquet. Brantôme parle d'un seigneur qui :

« Vendant un jour une de ses terres à un autre pour cinquante mil escus, il en prit quarante cinq mille en or et argent et pour les cinq restant il prit une corne de Licorne ».

On la débitait en général par petites pièces que l'on enchassait dans des coupes, aiguières, plats, pour servir d'épreuve aux mets et que l'on montait richement pour ce dernier usage :

« Pour avoir attachée une espreuve de Licorne et mis sus une chayenne d'argent et enchaconnée ».
(Extrait des comptes royaux 1388).

Jusqu'en 1789 le cérémonial de la cour de France, comporte l'essai des mets, boissons et ustensiles de table, au moyen d'une épreuve qui se faisait souvent avec la corne de la Licorne.

Les marchands vendirent aussi de l'ivoire qui servait à préparer la poudre de corne, utilisée telle qu'elle, ou en infusion contre les poisons, venins et même la peste, la fièvre quarte, la rage.

Nous n'insisterons pas davantage, car nous verrons bientôt, dans le discours d'Ambroise Paré, une étude de ses prétendues propriétés. Nous signalerons cependant l'utilisation longtemps répandue, dans un but thérapeutique, de l'eau qui

avait été versée dans les vases en Licorne. Ce liquide était réservé aux pauvres, parce que très bon marché, comme on le peut induire de la difficulté que représentait sa préparation.

Ainsi montre-t-on à Saint-Bertrand de Comminges un bâton pastoral passant pour être celui même de Saint-Bertrand, sous le nom d'Alicorne. On a discuté pour savoir si c'était un morceau d'ivoire ou simplement une défense de Narval. La provenance en est énigmatique. Toujours est-il qu'il avait autrefois la valeur d'une relique et qu'il figurait à la tête des processions devant la châsse de Saint-Bertrand.

La piété populaire lui attribuait même un pouvoir miraculeux. L'eau passée dans cet ivoire percé de bout à bout opérait, disait-on, des cures prodigieuses. On comprend que lors du sac de la cathédrale pendant les guerres de religions, le vicomte de Larboust, Adrien d'Aurc ait fait main basse sur lui et ne le restitua qu'après intervention du roi Henri III, l'excommunication du Pape ne l'ayant pas intimidé.

LA LICORNE
ET AMBROISE PARÉ

Introduction

au « Discours de la Licorne »

Considérée d'un point de vue purement scientifique, l'œuvre écrite d'Ambroise Paré, pour abondante quelle soit, ne représente pas un apport très considérable à la connaissance médicale. Il enrichit la sémiologie des fractures et plaies de guerre. Il signala la nécessité d'une intervention précoce sur les infections collectées et insista surtout sur ce qu'il considérait lui-même, comme sa découevrte majeure : les ligatures artérielles au cours des amputations.

Il crut aussi à l'importance de sa méthode révolutionnaire dans le domaine des pansements de plaies par arme à feu. Maintenant, nous pensons que les techniques antérieures consistant en cautérisations par les « «fers ardents » pour cruelles qu'elles fussent, étaient plus efficaces, que les applications de pansements gras et adoucissants, qu'inaugura Paré.

Bien des auteurs considèrent que cette innovation a joué un rôle sinon absolument néfaste, du

moins retardant dans l'évolution de la chirurgie vers l'antisepsie et l'asepsie. Le vieux maître ignorait évidemment tout, des flores et faunes microbiennes, et son but était d'épargner une torture aux malheureux blessés.

Quoi qu'il paraisse de la valeur de ces découvertes, c'est là toute l'œuvre originale du vieux chirurgien ; le reste de sa volumineuse encyclopédie médicale ne représentent que « compilation souvent plate et malhabile ».

En revanche, si l'on veut examiner l'importance des écrits de Paré dans le domaine de l'évolution de l'esprit médical, nous sommes obligés de reconnaître avec admiration et gratitude que notre art lui doit énormément. Personne avant lui n'avait osé abattre l'imposture du « magister dixit » et la bienheureuse liberté de discussion dont peut actuellement s'enorgueillir notre science est en grand partie petite fille de sa témérité.

Il ne voulu plus d'une vérité dogmatique et décida que, toute opinion aussi enracinée fût-elle dans les esprits ne soit admise qu'après avoir été passée au crible du jugement des sens :

« Je dis que les choses en médecine ne se mesurent et considèrent que par les sens et effets ».

On peut regretter la créance par trop naïve qu'il accorda aux sens faillibles et imparfaits mais le résultat positif de cette discipline, fut un culte de l'observation contrôlée, dans la mesure du possible, par l'expérimentation. Pour mesurer l'abîme qui sépare cette conception de la connaissance, d'avec l'idée qu'en avaient nombre de ses contemporains, il suffit de lire la réponse faite au dis-

cours de la Licorne. Son contradicteur, approuvé par « M. Grangier, doyen des écoles de Médecine » écrit :

« *Qu'il vaut mieux faillir avec les sages que bien opiner contre leur opinion* ».

L'indignation déclenchée par le discours de Paré s'explique du fait que, dans cette étude sur les prétendues propriétés thérapeutiques de la poudre de Licorne, plus encore que dans le reste de son œuvre. Il se montre critique courageux, méthodique, et impatient ; il ne s'avoue jamais vaincu, ni seulement impressionné par un argument contraire à l'opinion qu'il s'est faite. Il ne transige pas sur la vanité des espoirs mie en la vertu de la poudre de corne ; peut-être a-t-il douté même dans une certaine mesure, de l'existence de l'animal.

Si nous le voyons s'écrier : « Je crois qu'il y a toujours eu et qu'il y a encore des Licornes, non seulement en la terre mais en la mer. » C'est qu'on lui a opposé le témoignage de la Sainte Ecriture et qu'en ce siècle où les passions reli- il ne pouvait être question sans danger, de discuter ou d'interprêter les Saintes Ecritures.

Paré d'ailleurs, en grand chrétien qu'il était, ne se serait pas permis de contredire les textes sacrés, en eût-il éprouvé le désir.

Discours de la Licorne

C'est au chapitre XLVII du livre « des Venins » que commence le discours de la Licorne.

« Parce que plusieurs s'estiment bien assurés et munis contre la peste et toutes sortes de poisons et venins par le moyen de la corne de la Licorne ou Monocéros prise en poudre ou en infusion j'ai pensé faire chose profitable et agréable au public, si par ce discours j'examine cette opinion tant invétérée et toute fois fort incertaine ».

Après cet exposé fort clair de ses intentions, Paré nous présente l'animal, n'omettant pas de nous signaler que certains doutent de son existence et que de toutes manières les descriptions en sont très variées et contradictoires. Les auteurs n'en parlant que par oui-dire.

Il entreprend la discussion méthodique des sources naturalistes où les opinions concernant cet animal ont pu se former.

Certains auteurs sont peu croyables au dire même d'Aristote d'autres ne veulent prendre aucune responsabilité ; tous se contredisent. Il en résulte que la Licorne est un animal proteiforme, tantôt cheval. tantôt lévrier ou éléphant. La corne elle-même, centre de la discussion, ne

peut se prévaloir de deux descriptions concordantes. Quant à ses propriétés, Paré les trouve trop merveilleuses pour être acceptables. Il ne veut par croire que cet hypothétique remède puisse indifféremment guérir : « peste, spasme ; mal caduc, fièvre quarte, morsures de chiens enragés, de vipères, piqûres de scorpions, etc... ».

Quelle aberration de penser avec le peuple que l'imposition de la corne est suffisante dans certains cas pour apporter la guérison.

Et de conclure ces chapitres d'introduction en s'autorisant à discuter de tout ce qui concerne la Licorne du fait que certains points sont indubitablement impossibles.

Le chapitre XLIX est consacré à la distinction entre Licorne et Rhinocéros.

Confondre des deux animaux serait prouver l'existence des Licornes, car les rhinocéros existent, on en vit souvent aux jeux du cirque à Rome dans l'amphithéâtre de Diocletien ; mais ce sont là deux êtres différents, PAUSANIAS le dit, et l'on ne vit jamais de Licorne aux triomphes romains.

De toutes façons, c'est une imposture de vendre tant de corne d'une bête aussi rare et difficile à capturer.

Vient alors une longue énumération objective de diverses bêtes unicornes et de l'opinion qu'en ont de nombreux auteurs.

La conclusion du chapitre L, modèle de logique, mérite d'être citée, d'autant qu'elle représente pour l'époque un pas énorme vers la vérité :

« Or, il ya plusieurs animaux marins qui n'ont qu'une seule corne et beaucoup d'autres animaux terrestres : car on a vu des chevaux, chèvres et daims, pareillement des

taureaux, vaches et ânes avoir une seule corne. Or, considérant la variété des écrivains et des cornes qui sont toutes différentes les unes des autres, l'on peut croire véritablement qu'elles sont de diverses bêtes engendrées en la mr et en diverses contrées de la terre. Et pour la renommée des vertus qu'on attribue à la Licorne, chacune nation se plaît à leur donner le nom de Licorne ».

Que dire de la réponse fort subtile d'Apolonius qui, interrogé sur les vertus de ces tasses en Licorne passant pour protéger le roi d'Arabie contre toutes substances nuisibles : « Je le croirai dit-il, quand j'entendrai que le roi de ce pays sera immortel ».

Les chapitres suivants traitent des mœurs de la Licorne, de l'éléphant, du rhinocéros, du Pirassoïpi, des poissons Gaspilly, Vletif et autres monstres marins. Paré nous y raconte qu'un orateur de Solima atteste avoir vu en Arabie des troupeaux de Licornes courantes. Ceci nous rappelle étrangement le Père Lobo du Larousse de 1873. On y voit que le lion craint la Licorne mais qu'il use d'un stratagème fort subtil en se cachant derrière un arbre. La Licorne se précipitant sur lui fiche sa corne dans l'arbre et ne peut se dégager, alors le lion la tue et la mange. La page suivante de l'édition des œuvres d'Ambroise Paré nous montre un magnifique rhinocéros « armé de toutes pièces » correspondant à une description détaillée de l'animal. Elle se termine par une citation de quelques vers épiques de Saluste du Bartas chantant les combats homériques du rhinocéros et de l'éléphant :

« Mais cet esprit subtil, ni cet énorme corps
Ne peut le garantir des cauteleux efforts
Du fin rhinocéros, qui n'entre onc en bataille,
Conduit d'aveugle rage, ains plûtot qu'il assaille

L'adversaire éléphant, affile contre un roc
De son armé museau le dangereux estoc :
Puis venant au combat, ne tire à l'aventure,
La roideur de ses coups sur sa cuirasse dure :
Ains choisit, prudent, sous le ventre une peau,
Qui seule craint le fil de l'aiguisé couteau ».

Nous apprenons alors comment les « sauvages » d'Arabie se nourrissent de la chair du Pirassoîpi et comment on vend pour corne de Licorne les dents de l'éléphant de mer.

C'est maintenant le tour du Vlétif. Paré nous raconte qu'André Theuet, dans sa cosmographie écrit que courant fortune sur l'Océan et, les côtes d'Afrique, visitant la ûuinée et l'Anopie il a vu le poisson Vletif ayant une corne sur le front semblable à une scie, longue de trois pieds et demi, large de quatre doigts et ayant les pointes fort acérées des deux côtes. Il combat furieusement avec cette corne et les habitants de la Guinée l'appellent en leur jargon : Vletif.

« Defunt, M. le Coq, auditeur à la Chambre des comptes, à Paris, me donna une corne dudit poisson, qu'il gardait en son cabinet bien chèrement : lequel sachant que j'étais curieux de rechercher les choses rares et monstrueuses, désira qu'elle fut mise en mon cabinet avec mes autres raretés ».

De nombreuses personnes estiment que cet animal est une Licorne marine et s'en servent contre les morsures comme l'on fait de la corne de Licorne.

Entre alors en scène le poisson nommé Gaspilly, armé d'aiguillons, et d'une corne au milieu du front ; celui-ci tue les baleines en les frappant

au nombril. Il est merveilleusement grand et fort et les arabes le défont à coup de flèche, conservant précieusement sa corne centrale pour se protéger des venins.

Nous admirons l'objectivité de Paré qui, malgré son incrédulité vis-à-vis des Licornes examine soigneusement et rapporte ce que chacun en dit.

Si en terminant ces chapitres par des citations du prophète Isaïe et des psaumes de David, il parait impressionné par ces références, il n'en conclut pas moins courageusement par ses mots :

« *Il faut croire qu'il est des Licornes mais elles n'ont pas les vertus qu'on leur attribue* ».

C'est alors la discussion expérimentale des propriétés de la corne. On croyait que les crapauds et les scorpions mouraient si on les déposait au centre d'un cercle tracé avec de l'eau dans laquelle une corne le Licorne avait trempée, ou que pour le moins, ils n'osaient traverser le cercle pour s'en échapper. Notre vieux maître raconte qu'il reproduisit l'expérience et que : « Lesdits animaux passaient et repassaient hors du cercle et ne mouraient point. Mieux encore ; il laissa un crapaud trois jour dans cette eau et : « Il en estait aussi gaillard qu'avant l'y mettre ». Craignant de se voir reprocher de ne s'être pas servi à cet effet de vraie corne de Licorne, il fit ses épreuves avec les cornes de Saint-Denys, celles-là mêmes du roi.

Plus loin, il nous dit comment un commerçant en eau de Licorne n'ayant plus de cette précieuse marchandise en sa boutique, donna de l'eau ordinaire à une pauvre femme, dont l'enfant souffrait

d'un « herpès miliaris » et que ce dernier s'en trouva quéri mêmement ». Il cite de nombreux auteurs qui ne parlent pas de ses propriétés ou qui les mettent en doute. Nous voulons reproduire, intégralement la fin de ce chapitre, particulièrement démonstrative du style immagé de notre grand maître, de son courage et de son esprit :

« *Je veux bien encore avertir le lecteur, quelle opinion avait de cette corne de Licorne feu Monsieur Chappelain, premier médecin du roi Charles IX, lequel en son vivant était grandement estimé entre les gens doctes. Un jour lui parlant du grand abus qui se commetait en usant de la corne de Licorne, le priais (vu l'autorité qu'il avait à l'endroit du roi notre maître pour son grand savoir et expérience) d'en vouloir ôter l'usage et principalement d'abolir cette coutume qu'on avait de laisser tremper un morceau de Licorne dedans sa coupe où le roi buvait, craignant le poison. Il me fit réponse, que quand à lui, véritablement il ne connaissait aucune vertu en la corne de Licorne : mais qu'il voyait l'opinion qu'on avait d'icelle etre tant invetérée et enracinée au cerveau des princes, et du peuple, qu'ores qu'il l'eut volontiers otée, il croyait bien que par raison n'en pourrait etre maître. Joint disait-il, que si cette superstition ne profite, pour le moins elle ne nuit point, sinon à la bourse de ceux qui l'achètent beaucoup plus qu'au poids de l'or. Lors je lui répliquais que pour le moins il en voulut donc écrire, afin d'effacer la fausse opinion que l'on croyait etre en icelle. A quoi il répondit, que tout homme qui entreprend d'écrire chose d'importance et notamment de réfuter quelque opinion reçue de longtemps, ressemble au hibou ou chat-huant : lequel se montrant en quelque lieu emminent se met en bute à tous les autres oiseaux qui le viennent becqueter, et lui courent sus à toute reste : mais quand le dit hibou est mort ils ne s'en soucient aucunement. Ainsi rapportant cette similitude à lui il me dit que de son vivant il ne se mettrai jamai en bute, pour se faire becqueter des envieux et médisants qui entretenaient le monde en opinions si fausses et*

mncongères, mais il espérait qu'après sa mort on trouverait ce qu'il en aurait laissé par écrit. Considérant donc cette réponse qu'il me fit lors, joint aussi qu'on n'a rien aperçu de ses écrits depuis sa mort, qui fut il y a environ onze ans et plus, je m'expose maintenant à la bute qu'il refusa pour lors. Que s'il y a quelqu'un qui puisse m'assaillir de quelque bons traits de raison ou d'expérience, tant s'en faut que je m'en tienne offensé, qu'au contraire je lui saurai fort bon gré, de m'avoir montré ce qu'oncques je n'ai pu apprendre des plus doctes et signalés personnages qui furent et sont encore en estime, pour leur doctrine singulière, ni meme d'aucun effet de notre Licorne. Vous me direz ; puisque les medecins savent bien et publient eux-memes que ce n'est qu'un abus de cette poudre de Licorne, pourquoi en ordonnent-ils ? C'est que le monde veut etre trompé et sont contraints lesdits medecins bien souvent d'en ordonner, ou pour mieux dire permettre au patients d'en user, parce qu'ils en veulent. Que s'il advenait que les patients, qui en demandent, mourussent sans en avoir pris, les parents donneraient tous la chasse au dits medecins, et les décriraient comme vieille monnaie ».

Avec quelle savoureuse malice Paré n'a-t-il pas raillé dans ces lignes les gens timorés qui se veulent gagner un certain crédit posthume ! On voit aussi avec quelle assurance il prend la responsabilité de ses écrits et la dernière phrase ne pourrait-elle pas être encore bien souvent d'actualité ! Notre auteur entreprend alors une discussion scientifique sur les propriétés « cardiaques » attribuées également à la trop merceilleuse corne. Elle ne saurait agir en aucune manière, nous dit-il car elle n'est pas plus assimilée que les pierres précieuses et métaux rares que l'on donne aux malades en infusions. En effet, le poids de ces substances est inchangé après l'ébulition et le liquide n'en peut avoir rien retenu si ce n'est la crasse des gens sales « voyre verollez, ladres et

vieilles harangères qui les ont portés auparavant ». Il établit un parallèle avec le pied d'Elan dont il moque les vertus curatives en matière d'épilepsie et de conclure ainsi son discours :

« Voyla ce qu'il me semble la corne de Licorne et si quelqu'un en peut découvrir davantage je le prie en faire part au public et prendre mon écrit en bonne intention ».

Nous voyons à l'examen rapide du « Discours de la Licorne » que si le plan suivi par Ambroise Paré semble être assez confus, les arguments et les citations étant disposées sans ordre, la méthode de discussion est par contre très rationnelle : preuve par autorité tirées des auteurs anciens et modernes, preuves par raison, contradictions et désaccord, preuves enfin tirées des faits et expériences. Aucun argument n'est avancé sans que soient envisagées par avance les objections que l'on y pourrait faire sans qu'il y soit répondu. Certes, bon nombre des idées qu'il fait siennes ont été infirmées par la suite, mais sur ces éléments inexacts Paré raisonne avec bonheur. Son esprit ne peut se servir que des connaissances de son époque mais ses méthodes et ses disciplines sont celles d'un novateur génial marchant bien loin devant la cohorte de ses confrères. Ses expériences pour rudimentaires qu'elles soient dénotent un besoin de contrôle qui n'a pas manqué de faire école.

La langue de Paré quoique lourde et souvent maladroite n'est pas moins intéressante que la tournure d'esprit de l'écrivain. Langue jeune, encore trébuchante au lâcher de la main de sa

mère latine, étonnée et génée par sa richesse trop luxuriante, elle est à l'image même d'une époque littéraire qui se cherche et va se révéler.

Quelle fut la portée de ce « Discours de la Licorne » ? Le résultat immédiat se traduisit par une résistance active et tenace. La contradiction se manifesta bien vite, encouragée par les détenteurs officiels du savoir qui ne pardonnaient pas à Paré ses origines, son ignorance du latin et son crédit auprès du roi. Il dut publier deux ans plus tard « La Réplique d'Ambroise Paré, premier chirurgien du Roy, à la response faicte contre son Discours de la Licorne ».

Dans ces quelques pages, ce n'est plus un chirurgien désireux de faire bénéficier de son savoir la médecine et les hommes que nous découvrons ; c'est un écrivain attaqué, un homme de science piqué au vif par la critique qui défend son œuvre. Le mouvement est ici plus rapide, la discussion plus serrée et plus pressante ; chaque argument contraire à son opinion est repris et méthodiquement examiné, impitoyablement détruit. A travers la rigueur de forme qu'il s'est imposée l'impatience de l'auteur, contenue à grand peine, se manifeste dans les envolées presque lyriques :

« L'excellence de la vérité est si grande qu'elle dépasse toute la sapience humaine qui bien souvent n'est armée que de bravade, n'est enflée que de vent, n'est parée que d'apparence et vanité ; par quoi la seule vérité doit etre cherchée, suivie et chérie ».

Ailleurs, c'est la raillerie qui vient ponctuer les arguments :

« N'est pas aussi plus pertinent ce qu'il ajoute : (que comme les chiens vivent d'os aussi les autruches de fer).

L'on sait aujourd'hui assez par expérience et inspection journalière, que cette opinion de la vieille histoire naturelle, est chose fabuleuse. Car bien que l'autruche dévore le fer, si ne le digère-t-elle pas : le lendemain, on le trouvera parmi ses excréments tel qu'elle l'a pris. Je puis dire en vérité, avoir donné des clefs et clous de fer à des autruches à avaler, que le lendemain on trouvait avec leurs excréments, sans être en rien diminués. Pour voir donc toujours les petits enfants avaler les noyaux de cerises, et pépins de raisin, dirons-nous qu'il les digèrent et s'en nourrissent ? »

Il y a là encore des erreurs, mais, ne peut-on pardonner à Paré sa méconnaissance des propriétés pharmacodynamiques des métaux sous des formes assimilables, en regard de sa clairvoyance sur tant d'autres points.

Les auteurs, des siècles suivants furent très diversement influencés par les écrits du vieux maître. Ainsi, pour le sujet qui nous préoccupe, trouve-t-on dans le : « Traité des Maladies les plus fréquentes et des Remèdes spécifiques pour les guérir », publié en 1703, par M. Helvetius, médecin de S. A. R., Monseigneur le Duc d'Orléans, des prescriptions de Licorne. Tel ce cordial :

« Prenez des pierres d'Hyacinte, Topaze, Saphir, Rubis, Marguerite et Emeraude, de chacun un gros ; du Corail blanc, deux gros ; du Benzoard oriental, demie once ; de la Licorne et du Pied d'Elan, de chacun un gros ».

Par contre, en 1473, soit trois siècles auparavant, M. Louys Guizon Delois, sieur de la Nauche, écrivait, en collaboration avec Lazare Meysonnier, conseiller et médecin ordinaire du roi, professeur agrégé au Collège des médecins de Lyon,

un « Cours de Médecine en français ». Dans la volumineuse pharmacopée de cet ouvrage, on ne peut trouver aucune trace de la corne de Licorne et ces deux auteurs citent souvent Ambroise Paré avec respect et admiration.

Considérations générales sur l'œuvre d'Ambroise Paré

Nous voulons avant de conclure essayer de situer l'œuvre de Paré et de préciser la place qu'elle occupe dans le courant des idées du XVI^e^ siècle. Considérons d'abord rapidement ce qu'étaient les idées philosophiques et scientifiques avant la Renaissance. La philosophie du moyen âge reposait sur ce que certains ont cru devoir nommer le « Postulat Judeo-Chrétien » : Dieu a révélé aux hommes les idées essentielles, une première fois à Moïse sur le mont Sinaï, une autre fois en s'incarnant en la personne du Christ. C'est l'œuvre de la Théologie de s'occuper des livres saints, de les dépouiller, de rapprocher et commenter leurs passages ; c'est donc à elle et à elle seule qu'il faut demander d'abord en toute matière les formules de vérité. Seulement, Dieu n'a pas révélé aux hommes tout ce qu'ils peuvent savoir. Il n'a pas développé les conséquences des principes qu'il a posé. Les hommes ont une tâche à remplir : par leurs réflexions personnelles, ils

doivent combler les lacunes de la Révélation, en rattachant les unes aux autres les propositions qui peuvent l'être, en extrayant de ces propositions ce qu'elles comportent. C'est à cette œuvre que doit s'appliquer la raison humaine. Et naturellement, si entre la Théologie et la Philosophie naissait quelques divergences, c'est la philosophie qui aurait tort. La raison humaine ne saurait prévaloir contre la révélation divine. La philosophie ne peut être que la Foi cherchant à comprendre « Fides quaerens intellectum ». Dans le domaine purement scientifique, Aristote et les Néo-Platoniciens occupaient la même place que les livres saints dans le domaine de la philosophie générale.

L'esprit critique d'Ambroise Paré ne représente qu'un élément de *l'Esprit Critique* qui, à la Renaissance commence à creuser des lézardes dans l'harmonieux édifice scolastique. L'admiration de l'Antiquité apportée en Italie par les savants qui fuyaient Constantinople déferla sur l'Europe et eut pour corollaire un mépris de tout ce que le Moyen-Age avait admiré, créé. A cela, vint s'ajouter la découverte de l'imprimerie qui diminuant l'importance de l'enseignement oral diminua de ce fait les possibilités du contrôle magistra. Luther et Calvin introduisirent la discussion dans le domaine même de la religion avec d'ailleurs une intolérance aussi manifeste que celle du catholicisme traditionnel.

En cette époque ou Rabelais a tout moqué, Pierre La Ramée voulut tout détruire, ou des hommes comme Théodore Gaza, Pomponat, Erasme oppose à la philosophie de l'Aristote scolastique, celle d'un Aristote qu'ils croient plus

véritable pour l'avoir étudié et critiqué dans le texte même, Ambroise Paré ne représente pas une tournure d'esprit absolument originale, il participe à la tendance générale.

Le mérite de Paré n'est donc pas d'avoir découvert l'esprit critique et le Rationalisme, mais pour plusieurs raisons, son importance est considérable : Il fait partie avec Bernard de Palissy et Viete des premiers savants qui se livrèrent à une réflexion plus personnelle et moins érudite, alors que les novateurs de leur époque ne représentent souvent qu'une mosaïque de pensées antiques combinées et juxtaposées. D'autre part, si son originalité est peu remarquable dans l'évolution de l'esprit de son temps, elle l'est par contre par rapport à l'esprit médical qui lui reste en presque totalité attachée à la tradition scolastique. Enfin, le fait que ces ouvrages furent rédigés en français le mit à même de toucher un nombre bien plus considérable d'individus et d'avoir une influence plus importante que ses contradicteurs. Cela même ne pouvait accroître les hargneries de ces derniers.

Mais il ne faudrait pas croire que Paré, pas plus d'ailleurs que ses contemporains eut atteint une perfection rationaliste. Toute l'œuvre du maître n'a pas la logique du « Discours de la Licorne » et souvent il se contente de fabuleuses constructions imaginatives, une propriété du feu, de l'eau, de l'aimant suffit à le séduire et la-dessus, il bâtit comme dirait Bacon « une théorie de l'Univers ».

Les raisonnements les plus fantaisistes se mêlent souvent aux visions les moins scrupuleuses,

Notre admiration pour le vieux maître vient surtout de ce que le rationalisme naissant n'a pas étouffé chez lui la sensibilité et le respect de l'Humain. Son langage, quand il parle de la souffrance humaine est grave, réservé, avec un accent de sincère mélancolie dont on regrette souvent de ne pas entendre la résonnance de nos jours.

Si l'œuvre de Paré reste malgré tout grande par les chemins qu'elle ouvrit à la science médicale, plus grand encore est le médecin qui la réalisa. Honnête homme et habile praticien, compatissant et bon, il sut mieux que quiconque apporter au chevet de ses malades, réconfort, apaisement, distractions. Notre ministère ne manquera jamais d'intelligences brillantes et de grands talents, mais il n'aura jamais trop d'âmes fortes, courageuses, généreuses et ardentes, désireuses de se vouer tout entière à la souffrance humaine. C'est ce message surtout que nous voulons retenir de la vie d'un grand chirurgien de la Renaissance.

Conclusions

Il nous a paru bon, à propos de la polémique que souleva en son temps le « Discours de la Licorne », d'Ambroise Paré, attaqué de toutes parts par les médecins de son époque, de montrer la place centrale que cette œuvre occupe dans l'avènement de la critique rationnelle en médecine. Après avoir proposé une brève synthèse des croyances que les siècles passés avaient conçues de la corne de Licorne, nous avons indiqué le rôle que cet animal légendaire a tenu dans la symbolique et dans l'iconographie. Nous avons essayé en outre de préciser à quelles données anatomiques et zoologiques l'imagination humaine a emprunté les éléments de ce type tératologique. Ainsi, avons-nous voulu apporter notre participation modeste à la glorification d'un des grands initiateurs de la médecine moderne.

Le Président de la Thèse :
SENDRAIL

Vu : *Le Doyen,*
LEFEBVRE

Vu et permis d'imprimer :
Toulouse, le 9 mars 1950
Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université,
DOTTIN

Bibliographie

Beneden (Van). — *Histoire Naturelle des cétacés des Mers d'Europe,* Nouvelle édition, Paris, Gallimard, 1932, in-4°, 2 T.

Berger de Xivrey. — *Récits de l'Antiquité et du Moyen Age,* Paris, Crapelet, 1828, in-8°.

Bressou (C.). — *Les Monstres, de la Légende à la Réalité,* Conférences du Palais de la Découverte, 1944.

Calixte (E.). — *Les Monstres d'Ambroise Paré et la Tératologie moderne,* Thèse méd. vétér.. Paris, 1946.

Chenu (D.). — *Histoire Naturelle,* Paris, Marescq, 1850.

Creuzer (A.). — *Religions de l'Antiquité,* Paris, Alcan, 2 v. in-8°.

Figuier (L.). — *Les Mammifères,* Paris, Hachette, 1869, in-8°.

Franklin (A.). — *Les Animaux du* XII^me^ au XVII^me^ *siècles,* Paris, Plon, 1894, in-8°.

Guyon (L.) et Meyssonnier (L.). — *Cours de Médecine en François,* Sixième Edition à Lyon chez Gayet et Jacques Faeton, rue Confort, à l'Espée Royale, 1673.

Helvetius. — *Traité des maladies les plus fréquentes,* Paris, chez Laurent d'Houry, 1703.
Laborde (A. de). — *Les Monuments de France classés chronologiquement,* Paris, Didot, 1816, in-4°.
Lavedann et Rey. — *Promenades Archéologiques,* Privat, éd., Toulouse, 1938.
Maury (A.). — *Croyances et Légendes du Moyen Age,* avec une préface de Michel Bréal, Paris, Champion, 1896, in-8°.
Michel (A.). — *Histoire Générale des Arts,* Paris, Colin, 1905-1929, in-4°, 9 T.
Paré (A.). — *Œuvres,* Edition de 1633.
Payot (J.). — *Les Géants de la Mer,* Paris, Colin, 1904, in-12°.
Peladan (R.). — *Textes choisis de Léonard de Vinci,* Paris, Mercure de France, 1930.
Pomet (G.). — *Histoire des Drogues,* Paris, Grasset, 1839, in-8°, 2 T.
Rilke (R. M.). — *Cahiers de Malte Laurids Brigge* (trad. M. Betz), Ed. Emile Paul, 1927.
Saulnier (V. L.). — *Littérature du Moyen Age,* Paris, Presses Universitaires de France, 1943.
Sendrail (M.) et Delaruelle (L.). — *Textes choisis d'Ambroise Paré.* Un volume à paraître prochainement dans la collection des Belles Lettres.
Tomes. — *Anatomie comparée,* Londres, 1912.
Encyclopédie Universelle Méthodique, 1922.
Encyclopédie d'Archéologie Chrétienne et Liturgique.
Edition de 1873 du *Dictionnaire Larousse.*

Table des Matières

INTRODUCTION 9

LA LICORNE :

La légende de la licorne 13
La licorne et les arts 17
La licorne et la zoologie 25
La licorne en thérapeutique 31

LA LICORNE ET AMBROISE PARE :

Introduction au « discours de la licorne » .. 37
Discours de la licorne 41
Considérations générales sur l'œuvre « d'Ambroise Paré » 53

CONCLUSIONS 57

BIBLIOGRAPHIE 59